

LES EGLISES DU HAUT MOYEN-AGE EN BRETAGNE

Dès les origines de l'archéologie médiévale, les fouilleurs s'intéressent davantage aux sites religieux, églises et nécropoles, qu'à d'autres types de constructions civiles. Cette situation s'explique à la fois par la rareté des sources documentaires et par une longue tradition historiographique négligeant les implantations laïques. Aussi, notre connaissance des églises est-elle supérieure à celle des châteaux, elle-même plus développée que celle des habitats ou des implantations artisanales. Cette constatation, valable tant en Bretagne que pour l'ensemble de l'Europe Occidentale, tend à perdre son caractère absolu en raison de la multiplication récente des fouilles sur des sites "civils".

La christianisation de la Bretagne a fait l'objet de travaux modernes qui bouleversent totalement les théories émises par les historiens d'Ancien Régime, parachevées par A. de la Borderie à l'orée de notre siècle. En particulier, plus personne ne songe à expliquer la formation des paroisses par l'arrivée d'un clan groupé autour d'un saint éponyme de la future entité religieuse. Par ailleurs, le caractère "celtique" du monachisme de Bretagne et des Iles Britanniques paraît peu affirmé, ce qui ne signifie nullement qu'il n'existe pas de particularismes autochtones.

On doit constater tout d'abord que les évêchés, mis en place en Bretagne depuis l'Antiquité tardive, succèdent aux civitas romaines en reprenant le réseau urbain ; ceci, bien connu à Rennes, Nantes et Vannes, semble se vérifier à Quimper ou Alet. Des controverses très intéressantes concernent actuellement l'existence d'un évêché à Brest, antérieurement à Saint-Pol, attesté avec certitude seulement au milieu du IXème siècle, les évêchés de Tréguier et de Saint-Brieuc ne remontant qu'au siècle suivant.

L'HERITAGE ROMAIN

L'idée d'une rupture radicale entre l'Antiquité tardive et le haut Moyen-Age perd sans arrêt des partisans ; on constate, dans tous les domaines, que les continuités dominent largement, et que les modifications sont le fait de petites évolutions échelonnées dans la longue durée. L'architecture n'échappe pas à ce phénomène général, ce qui se vérifie sous plusieurs aspects. Les bâtiments réutilisent quelquefois des constructions antérieures, les détournant de leur fonction originelle ; ainsi, pour Ste-Agathe de Langon, St-André de Domagne ou St-Etienne de Nantes, trois petits édifices utilisant le petit appareil mêlé d'arases de briques, datables approximativement des IVème-Vème siècles.

Sur les fondations de constructions antiques, les maçons du haut Moyen-Age ont assez fréquemment installé leurs chapelles, comme à St-Lupien de Rézé, ou St-Cyr et Ste-Judith d'Ambon. A l'île Lavret, dans l'archipel de Bréhat, les Bretons ont squatté une villa en conservant certains murs et en en épierrant d'autres.

La méthode la plus radicale de réemploi consiste évidemment à démonter les maçonneries de qualité, ce qui se produisit à St-Magloire de Héhon : les bâtisseurs de cette abbaye du IXème siècle démontèrent un Fanum (s'agit-il du "Temple de Mars" à Corseul ?), dont ils récupérèrent les pierres de petit module.

LES VILLES

La topographie urbaine des évêchés reste pratiquement constante : le groupe épiscopal se réfugie à l'intérieur de l'enceinte du IIIème siècle, à proximité des murs. Dans le suburbium, le long des voies antiques, se pressent des églises à vocation funéraires, implantées sur des nécropoles très anciennes. Nantes est de loin la ville la mieux connue : sa cathédrale, dédiée aux saints Pierre et Paul, fut louée par Venance Fortunat, qui assista en 567 à sa consécration. Son poème est cependant si alambiqué qu'on ne peut déterminer avec certitude le plan de ce magnifique édifice, revêtu d'étain (probablement extrait dans la région nantaise), enrichi de chapiteaux de marbre des Pyrénées, dont certains sont conservés au Musée Dobrée. Immédiatement au nord de St-Pierre-et-St-Paul, une église allongée en forme de tau, interprétée parfois comme une cathédrale double, semblait être le baptistère St-Jean ; elle possédait deux cuves destinées à administrer le baptême par immersion et datables peut-être des VIème et IXème siècles. Les deux bâtiments furent gravement endommagés lors des raids vikings, à partir de 843. Plusieurs reconstructions du IXème au XIème siècles modifièrent la cathédrale, dont le vestige le plus ancien conservé de nos jours est la crypte, édifiée vers 1090.

Les églises suburbaines de Nantes ont fait l'objet de hâtifs dégagements au XIXème siècle ; St-Donatien-et-St-Rogatien, bâtie sur une probable villa du IIIème siècle, possédait une abside orientée dans laquelle prirent place des sarcophages importés du Poitou ou du Nivernais. Immédiatement au Sud, en rapport avec les murs antiques, se trouve la chapelle St-Etienne, d'âge incertain. Sur le coteau opposé, rive droite de l'Erdre, St-Similien était un lieu de culte vénéré, à en juger par l'amoncellement des sarcophages empilés sur trois niveaux dans la nef, construite en petit appareil avec des arases de briques ; l'abside, orientée, fut reprise à une date indéterminée (Xème-XIème siècle ?). Une particularité de St-Similien est l'emploi de briques estampées représentant Adam et Eve, ou des chrismus ; ces carreaux, datables du VIème siècle, sont des spécialités locales que l'on retrouve dans une demi-douzaine de constructions de la région nantaise.

La cathédrale d'Alet, fouillée par L. Langouët, a révélé deux édifices religieux installés sur plusieurs niveaux antérieurs, gaulois, puis romains. La plus ancienne cathédrale était constituée par une nef rectangulaire, prolongée par un chœur à chevet plat flanqué de deux annexes alignées sur le mur oriental du chœur. La seconde construction, encore visible de nos jours, possède une nef à bas-côtés encadrée par deux absides opposées. La datation de ces deux cathédrales reste encore controversée : récemment, L. Langouët a proposé deux séquences, la première à l'époque mérovingienne, l'autre à l'époque carolingienne.

Je préfère substituer l'hypothèse d'un édifice postérieur à 817 (année de la destruction de l'église de l'île de St-Malo), suivie d'une reconstruction après 960 (lorsque le péril scandinave fut écarté).

Rennes fait piètre figure, puisque rien n'est véritablement connu de son groupe épiscopal ; l'église du cimetière de St-Melaine brûla au VIème siècle, et Grégoire de Tours, qui relata la catastrophe, ne mentionna que des éléments en bois.

LES ABBAYES

Le bois devait évidemment être d'un emploi usuel, au point de se raréfier : ainsi, afin de construire des bâtiments de l'abbaye de Redon, vers le milieu du IXème siècle, un certain Ronnuvallon donna-t-il "*sa maison, fabriquée de pièces de bois*" domum suam ex tabulis ligneis fabricatam. Plusieurs textes bretons évoquent des églises "majeures" par opposition à des églises "en bois", l'abbatiale semblant utiliser la pierre, ainsi à Landévennec, l'abbaye la mieux connue de Bretagne grâce aux fouilles d'A. Bardel. Après l'adoption de la règle bénédictine (818), une nouvelle église fut probablement construite (sur des structures antérieures difficiles à déterminer) : de plan similaire à la première cathédrale reconnue à Alet, elle était bordée au Sud par des bâtiments conventuels disposés autour d'un cloître, comme cela était prévu sur le célèbre plan idéal de St-Gall. Après la destruction par les Scandinaves (913), probablement lors du retour des moines (vers 945), encore une fois vers 1070, l'église fut réédifiée.

Rien n'est connu de l'abbatiale de St-Gildas-de-Rhuys avant le XIème siècle ; les origines de St-Mathieu-de-Fineterre restent encore plus mystérieuses, mais plusieurs indices suggèrent des rapports anciens avec le Proche-Orient. Enfin, on ne sait pas localiser la pourtant importante abbaye fondée par Saint-Méen à Gaël, rétablie au XIème siècle à St-Méen-Le-Grand.

Les petites fondations monastiques sont souvent évoquées par les vitae des saints et par les cartulaires (Redon, Landevennec). La rapidité de mise en oeuvre, quelques mentions précises, laissent supposer que les bâtiments employaient des matériaux périssables. Il n'en reste donc rien, pas même quelques "cellules" en pierre sèche du type de celle conservée dans l'enclos de Lanrivoare et attribuée à Saint Hervé. En réalité, ces structures bâties en encorbellement sur un plan rectangulaire (en forme de carène de bateau renversé) ou sur un plan circulaire (en "ruche d'abeille"), ne paraissent pas remonter à des périodes antérieures au bas Moyen-Age ; on peut en effet les rapprocher d'une multitude de constructions vernaculaires du type, par exemple, des bories provençales.

LES EGLISES PAROISSIALES

Centres essentiels de la vie religieuse depuis la mise en place du réseau paroissial, les églises rurales demeurent méconnues, en dépit de leur ancienneté certaine : ainsi, celle de Bains-sur-Oust était-elle qualifiée, au début du IXème siècle, "d'antique".

La fouille de la crypte de Lanmeur n'a pas permis de dater, par des critères uniquement archéologiques cet édifice de 8 m sur 5 m ; sa halle est divisée en trois courtes nefs par une double rangée de piliers, dont deux sont ornés de végétaux (et non de serpents). La cuve installée contre le mur Ouest, d'après la tradition une

fontaine qui annoncera le fin du monde en débordant un dimanche de la Trinité, était en réalité un bassin de réception des eaux d'écoulement, canalisées par un drain installé vers 1659, lors de la pose du dallage. Dans ses joints, on a retrouvé, outre des monnaies permettant sa datation, deux pendeloques anthropomorphes du type de celle mise au jour à l'île Lavret par P.R. GIOT. Un cône en tôle d'or de même époque (VIème-VIIIème siècles), découvert sous les dalles de fond du bassin, est considéré comme une relique contemporaine de Saint Mélan, dont le corps reposa peut-être dans un sarcophage de granite conservé à Lanmeur jusqu'à la Révolution.

L'ancienne église paroissiale de Maxent, stupidement rasée en 1898, avait une origine monastique : Salomon, roi de Bretagne, la fit édifier avant 862 à la demande des moines de Redon, pour qu'elle leur serve de refuge face au péril scandinave. En 869, après le décès de son épouse, Wembrit, le souverain effectua une fastueuse donation afin d'accroître le prestige de cette construction où il fut inhumé après son assassinat (874). L'église, en cours de fouille depuis avril 1991, avait attiré l'attention des archéologues en raison de la forme de ses parties orientales : le chœur rectangulaire est entouré d'un déambulatoire desservant deux absidioles orientées et une chapelle axiale, la probable exedra, dans laquelle fut inhumé un couple de machtierns. Les couloirs obliques permettant la circulation des fidèles font de ce monument breton un maillon important dans l'élaboration du déambulatoire, antérieurement à sa forme achevée de l'époque romane.

LE "PREMIER ART ROMAN"

Dès le début du XIème siècle, suivant l'historien Raoul GLABER, la France se couvrit "d'un blanc manteau d'églises". La Bretagne participa à ce mouvement général, et l'on y rencontre nombre de monuments de cette époque, caractérisés essentiellement par leurs plans simples (nef rectangulaire séparée d'un chœur carré, ou terminée par une abside, par un arc triomphal). Les maçonneries utilisent fréquemment des moellons de petit module, disposés en lits horizontaux ou en arêtes de poisson, parfois alternant avec des arases de briques. Les contreforts, lorsqu'ils existent, plats et élevés, s'achèvent par un larmier oblique : ils servirent plus à édifier les murs (pour retenir les planches du coffrage retenant l'ensemble parements/blocage), qu'à les contrebuter une fois achevés. Les fenêtres, d'étroites meurtrières largement ébrasées vers l'intérieur, sont couvertes par un linteau échancré à l'intrados ou par un arc monolithe. Ces caractères archaïques perdurèrent encore jusqu'au XIIème siècle dans de grands édifices ; mais, à cette époque, les plans sont devenus plus complexes, les maçonneries ont augmenté de module, les claveaux sont généralisés.

Il n'est pas possible de mentionner ici la cinquantaine d'églises de ce "premier art roman". St-Etienne de Guer, une simple nef bâtie avec des plaquettes de schiste et des arases de briques antiques, est l'exemple le plus spectaculaire de ces constructions : son pignon oriental, réemployant des tegulae et des imbrices disposées en bandes horizontales offre un indéniable aspect décoratif. Par comparaison avec des églises réparties dans la Vallée de la Loire, on peut dater cette petite chapelle bretonne du XIème siècle.

CONCLUSIONS

En matière d'architecture religieuse, la Bretagne suivit les mêmes évolutions que le reste du continent (et que la Grande-Bretagne). La topographie de ses villes antiques obéit aux mêmes schémas, avec un groupe épiscopal placé à l'intérieur des murailles et des églises construites dans les cimetières situés dans le suburbium. A l'époque carolingienne, les abbayes participent aux grands courants de création circulant dans l'Empire, comme à Landevennec et à Maxent, rien n'étant connu de l'époque mérovingienne : les particularismes celtiques ne semblent pas avoir laissé de traces décelables dans les monuments. Dès les débuts de l'art roman, la Bretagne compte des églises similaires à celles de l'Europe Occidentale ; la décoration sculptée des piliers de la crypte de Lanmeur (Xème-XIème siècles ?) paraît cependant un cas unique. La conclusion essentielle est qu'il faut abandonner les théories des ruptures, chronologiques, entre l'Antiquité tardive et le haut Moyen-Age, et géographiques, la Bretagne n'étant en rien isolée de l'ensemble de l'Europe de l'Ouest.

Philippe GUIGON
Rattaché à l'U.P.R. 403 du C.N.R.S.
Université de Rennes 1

(Conférence du 2 février 1991 à Lorient)